

DENIS VOIGNIER

**LA VIE DE
BENJAMIN PETIT**

**D'UNE GUERRE
À L'AUTRE
TOME 1
1914-1918**

EXTRAIT CHAPITRE 20

Huit mois avaient passé. Benjamin, après une longue période occupée à soigner les blessés, avait réussi à obtenir un autre travail. Il faut dire que selon ses nouveaux papiers, il avait dix-sept ans et pouvait presque demander à être incorporé. Mais ce statut lui convenait pour l'instant car il était assez libre de ses mouvements et s'il venait à quitter les lieux de son propre gré, il ne pourrait pas être qualifié de déserteur.

Il avait, en compagnie de Marie-Odile et des autres sœurs, vu défiler des centaines de blessés. Des hommes souvent gravement atteints, souffrant de blessures à peine imaginables. Les armes étaient devenues très destructrices. Aux fusils et revolvers étaient venus s'ajouter les mitrailleuses et les mortiers. Ces armes faisaient énormément de victimes lors des tentatives de

sortie des soldats de leurs tranchées. Les canons faisaient aussi un grand nombre de blessés et de tués. C'est pourquoi Benjamin avait vu toutes sortes de blessures, plus effroyables les unes que les autres. Au centre de soin de Lunéville, les infirmières disposaient d'un peu plus de matériel et de produits de désinfection. Mais beaucoup de soldats devaient être amputés d'une jambe ou d'un bras, beaucoup trop ne survivaient pas.

Benjamin avait été affecté au transport. Le capitaine Serrier lui avait confié un camion Berliet CBA presque flambant neuf. La raison en était que l'on avait besoin de chaque homme valide. Les soldats étaient au combat, on ne pouvait se permettre de les mettre derrière un volant s'il était possible de faire autrement. De plus, Benjamin était grand, il n'avait aucune peine à atteindre les pédales de l'engin. Il était également musclé et pouvait sans difficulté, presque à lui seul, assurer le chargement et le déchargement.

— Voilà Benjamin. Si ça te convient comme ça, tu pourras commencer dès demain, lui avait annoncé le capitaine la semaine précédente.

— Oui, Capitaine, cela me va.

— Tu es bien conscient que ce sera beaucoup plus dangereux que de soigner les blessés ? Tu vas approcher la zone des combats et ce ne sera pas une simple promenade de santé.

— Oui, Capitaine. Je ferai en sorte d'être prudent, rassurez-vous.

— Alors c'est très bien. Bonne chance Benjamin et rends-moi compte de tes futures missions.

Benjamin était content d'avoir obtenu ce poste. Il allait pouvoir s'approcher de la ligne de front. Si son objectif était toujours très clair, sa mise en réalisation l'était beaucoup moins. S'approcher, passer les lignes peut-être ? Atteindre la zone ennemie... Pour quoi faire ? Il serait sans doute tué bien avant cela et ne savait finalement pas où vraiment chercher. Son père était peut-être en arrière des lignes allemandes, peut-être dans une usine d'armement au cœur de l'empire allemand, peut-être sur le front russe, à deux mille kilomètres de là ou peut-être mort... Pourtant, il devait garder espoir et tenter l'impossible. Quelque chose en lui le poussait vers l'avant et lui disait qu'il devait se lancer, qu'il finirait par y arriver.

Il voyait très souvent Lucie. Le matin, lorsqu'elle partait pour le collège et le soir lorsqu'elle en revenait. Le matin, elle passait toujours lui dire un petit bonjour alors qu'il travaillait dans la cour ou dans le bâtiment attenant au centre de soins. Elle était plus jolie que jamais. Benjamin ne voyait que ses deux grands yeux très clairs qui, à certains moments semblaient si pâles qu'ils en étaient presque translucides. Ils étaient devenus

les meilleurs amis du monde et Lucie, le soir, repassait lui faire le compte rendu de sa journée. Benjamin se désolait de ne pas pouvoir poursuivre ses études, aussi Lucie avait-elle décidé, deux jours par semaine, après le collège, de venir le voir et lui transmettre ce qu'elle avait appris. Ensemble, ils faisaient les devoirs de français, de mathématique, d'histoire et de géographie. Lucie lui prêtait les livres qu'elles devaient étudier en classe. Souvent, alors qu'ils lisaient quelques passages ensemble, ils se tenaient la main.

Benjamin conduisait son camion. Une excellente machine, robuste avec un moteur qui ne s'essouffait pas. Il pouvait ainsi transporter près de cinq tonnes de matériel. Aujourd'hui, il s'agissait de mitrailleuses nouvelles, plus rapides, avec des chargeurs plus importants. Les lignes de combats au-dessus de Dombasle en manquaient cruellement. En ce printemps 1915, les Allemands avaient avancé et il fallait les contenir coûte que coûte. Les premiers avions avaient fait leur apparition, ils survolaient les belligérants et faisaient un compte rendu des positions de chacun. Certains pilotes avaient installé une mitrailleuse sur leur appareil et des combats se déroulaient parfois dans le ciel.

Benjamin avançait vers l'endroit assigné et aperçut les soldats des lignes arrières. Les

hommes levèrent les bras en signe de bienvenue.

— Benjamin ! Benjamin !

Il stoppa net devant une casemate de bois en fort piteux état et sauta à terre.

— Me voilà ! Des mitrailleuses toutes neuves. J'espère qu'elles vous permettront de tenir les Allemands en respect.

— Nous aussi. Mais ces foutus *Boches* n'arrêtent pas de nous pilonner avec leurs canons et ils ont aussi des mortiers. Il faudrait que notre artillerie se remue un peu plus que ça.

Là, Benjamin ne pouvait rien faire, ni dire. C'était le rôle des caporaux et des sergents de transmettre ce genre de demande à leurs supérieurs pour qu'ils fassent, si possible le nécessaire. Combien avait-on vu de sorties des tranchées se terminer en un bain de sang parce que l'artillerie était absente ou tirait trop court ou trop long ? Certains sous-officiers qui avaient osé contester ces ordres de sorties en raison du mauvais soutien de l'artillerie avaient été jugés sommairement et fusillés.

— Je redescends pour une nouvelle tournée. Il y aura peut-être des mortiers cette fois, qui sait ?

À ce moment, alors que Benjamin, aidé par des soldats, achevait le déchargement des armes et des munitions, des explosions proches retentirent.

— Nom de Dieu ! jura un soldat. Ils remettent ça. Dépêchons et mettons-nous à l'abri.

Les canons ennemis pilonnaient la zone, les obus ne tombaient qu'à une centaine de mètres. On entendait aussi les cris d'hommes qui se lançaient à l'attaque.

En quelques minutes, les soldats étaient prêts. Ils avaient rejoint la tranchée et Benjamin, qui ne pouvait repartir sans risque, s'abrita avec eux. Un soldat lui colla un fusil dans les mains.

— Tiens petit ! Prends ça ! Tu sauras vite t'en servir, crois-moi.

D'autres hommes avaient déjà installé quelques mitrailleuses et ils se mirent à les faire fonctionner. Le vacarme était infernal, les détonations étaient assourdissantes, des fumées s'élevaient de partout, l'air devenait irrespirable.

Benjamin osa jeter un œil hors de la tranchée. Il ne distinguait que des ombres mouvantes qui couraient, qui tombaient, qui poussaient des hurlements. Il lui sembla distinguer une silhouette, vêtue de sombre et qui approchait résolument de sa position. Il interrogea son voisin du regard, mais celui-ci ne bougeait plus, il était affalé sur le sol, le visage figé. Benjamin épaula et pressa la détente. La silhouette disparut, happée par la fumée. Puis, les bombardements reprurent de plus belle, les obus éventraient le sol, pulvérisaient les

derniers squelettes d'arbres qui hantaient encore ce paysage d'apocalypse. Un impact plus fort que les autres fit trembler le sol autour de lui, une masse de terre s'abattit sur lui et ce fut la nuit.